

Une artiste..

On ne s'engagera pas ici dans le profond, très complexe et encore trop polémique problème des rapports féminité-crédation. On n'aura pas cette folie. Simplement peut-être versera-t-on une pièce annexe à l'épais dossier en remarquant que si l'art paraît souvent, pour un homme, le moyen d'imposer un monde, il semble d'avantage à l'artiste femme celui de partager un mystère, ou d'en proposer le soupçon. Styles, époques et notoriétés volontairement mêlés, citons Vieira da Silva, Madeleine Grenier, Karskaya, Camille Claudel, Ramsà, Louise Nevelson... Toutes ont en commun plus grand souci d'évoquer que de montrer, d'effleurer que de saisir, d'affleurer que de s'épancher. Et l'on rêverait volontiers de regrouper leurs œuvres en quelque lumineux Musée du Secret.

L'œuvre de Françoise Catalaa-Darpeix y occuperait une vaste et essentielle salle. La salle devrait être vaste, car cette œuvre est parcourue, elle est chemin et cheminée ; elle invite au voyage nos corps, nos regards et nos âmes. La salle serait essentielle, car rares sont les artistes qui ont su, comme celle-ci, élever au mystère les monuments, cippes et stèles en l'hommage que lui rend toute vraie connaissance.

Dans un monde devenant aveugle, devenant chaque jour davantage aveugle à tout ce qui n'est pas or, le propos de Françoise Catalaa-Darpeix peut paraître ambitieux, qui est d'ouvrir nos yeux sur le vide, de les rendre attentifs à l'invisible.

En cette exposition, en effet, ce n'est pas ce que l'on voit qui importe le plus. Plus exactement, ces statues ne sont là, telles qu'elles sont, et ainsi disposées, que pour manifester quelque chose qu'on ne sentirait pas sans elles ; Se montrant moins qu'elles ne montrent, elles corroborent l'intuition de Goethe selon laquelle : "Le beau est une manifestation des lois secrètes de la nature qui nous seraient restées cachées à tout jamais sans son apparition".

On se souvient de ce peintre qui, dans Quai des Brumes, je crois, disait son obsession de "peindre, non pas les choses, mais les choses qui sont derrière les choses". Celle de Françoise Catalaa-Darpeix serait de montrer, non pas les choses, mais les choses qui sont entre les choses, non pas telle sculpture ou telle autre, mais l'espace et surtout le temps qui, de l'une à l'autre, frémissent, vas-cillent ou basculent. En cette œuvre pythagoricienne, tout se joue, comme en musique, dans les intervalles, les pauses, les silences, les récurrences discrètes ou les soupirs subtils. Ici, tout a lieu dans les failles, tout vibre dans les syncopes, tout se tend dans le désir qu'une forme a de celle qui la suit.

Chaque vague reflète la Lune selon sa forme de vague, dit le sage d'orient. Mais entre deux vagues ?

Oui, demande cette œuvre, qu'advient-il du monde entre deux de ses reflets ? C'est tout le mystère qu'elle explore et célèbre.

Cet insondable problème n'est autre que celui d'une solution, une solution de continuité. Contrairement à ce que laisserait penser l'actuel laxisme verbal, une solution de continuité n'est pas un pont ou un raccord, mais au contraire un trou, un hiatus dans le continuum. Hiatus scandaleux pour l'esprit, jusqu'en ce siècle dernier dont le dogme affirmait que "la Nature ne fait pas de saut". Mais la physique contemporaine, avec la mécanique des quanta, la mathématique actuelle, avec la théorie des catastrophes, et la biologie même, qui renonce aujourd'hui à son obsession des "chainons manquants" pour ne plus se consacrer qu'à l'intelligence des mutations, toutes les sciences maintenant traquent le discontinu que célèbre cette œuvre. Dans les laboratoires, les accélérateurs de particules et dans cet atelier, le vide apparaît bien comme l'invisible solution de l'impensable continuité.

Toutes ces œuvres sont parcourues, toutes sont gués qui, en quelques haltes et sauts, nous soustraient au torrentiel flux, nous permettent de le traverser. Et il y a certainement en cet immobile hiératisme plus de dynamisme qu'en tous les cliquetis d'un Tinguely. Car le mouvement, ici, c'est le nôtre, celui du regard et celui de l'esprit.

L'avantage du discontinu, c'est le vide. Car l'esprit peut investir, s'y glisser, l'emplir et en jouer, tandis que la continuité lui est opaque. Zenon d'Elée, Bergson, ont bien dit tout cela. Le Japon aussi, dont toute l'esthétique est fondée sur le M<sup>a</sup>, l'entre-deux, et dont le verbe utsuru, changer, vient des deux racines utsu, le vide, et hi, l'activité de l'âme. l'antique mot utsuroi désignait quant à lui l'instant où un dieu venait occuper un vide.

Ce sont de tels vides que ménagent les statues et parcourues de Françoise Catalaa-Darpeix, afin d'inviter quelques dieux à venir s'y couler.

"Amaterasu", par exemple, puisque nous venons de parler du Japon. Comme Marey en ses chronophotographies du vol d'un oiseau, comme Duchamp en son "nu descendant l'escalier", nous dévoilent les phases d'un processus biologique, anatomique, Françoise Catalaa-Darpeix propose ici celles d'une dynamique plus abstraite, d'un devenir indissociablement cosmologique et mythique. En manifestant les étapes selon lesquelles la déesse solaire se voile et se dévoile, s'occulte et resplendit, cette œuvre, en sept "stations", révèle les transitoires secrets de la métamorphose d'un cube en sphère. Comme la chenille devient papillon et s'envole.

Sept vagues, ici reflètent le devenir du soleil. Mais c'est entre les vagues qu'il importe de regarder pour être davantage ébloui.